

« Lettres de Marcel Dugas à sa famille (1911-1914) »

Études françaises, vol. 7, n° 3, 1971, p. 272-287.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036494ar>

DOI: 10.7202/036494ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

ADRESSE TELEGRAPHIQUE
"STADACONA - PARIS"
TÉLÉPHONE: 218-03

17 & 19
BOULEVARD DES CAPUCINES
PARIS

que je suis encore moins pour ceau fi en
tous, tous ensemble. Avec un tel
orgueil, on peut se fier de tous les
cous canadiens et de bien d'autres
cous. Je suis chauffé et éclairé avec
l'électricité et je paye un prix très
raisonnable. Au mois d'avril, je

Lettre de Marcel Dugas à Maria Dugas-Courteau, le 14 mars 1914.

Lettres de Marcel Dugas à sa famille*

(1911-1914)

1. À MARIA DUGAS-COURTEAU

[1911]

Ma chère Maria,

Je te réponds immédiatement et je te remercie de ce gracieux envoi. Bien d'autres qui auraient pu faire beaucoup, ne se sont pas même contentés d'accuser réception de mon livre ¹. J'ai peur que ce ne soit quelque peu grossier et que l'élémentaire politesse devait leur faire un devoir de m'écrire qu'ils avaient reçu mon livre. Mais passons. Je veux être bon prince et oublier ces procédés cavaliers...

Peut-être suis-je un peu changé au physique. Je porte une petite moustache et les cheveux en brosse — à la française. Si je finis par amasser une petite somme satisfaisante, il est probable que je vous enverrai ma photo, un de ces

* Ces lettres sont adressées, de Paris, à Euclide Dugas, père de Marcel ; à Alice et à Bérange Courteau, filles de Corinne Dugas et du docteur Gaspard Courteau, de Saint-Jacques-l'Achigan ; et à Maria Dugas, sœur de Corinne et de Marcel, que le docteur Courteau avait épousée en secondes noces. Les dates restituées par conjecture, et qui n'apparaissent pas sur le manuscrit, ont été mises entre crochets. Les coupures sont marquées par des points de suspension.

1. *Le Théâtre à Montréal* (sous le pseudonyme de Marcel Henry), Paris, Falque, 1911, 172 p.

jours. Je crois que j'ai un peu maigri, ce qui n'est pas pour me déplaire.

Voilà, en quelques traits, le portrait physique du *jeune auteur*. Au moral, je ne crains pas d'affirmer que je vis à la façon de Stanislas, ce qui n'est pas peu dire. C'est bon pour les autres, faire la noce ; moi, je me distingue et vis dans l'ascétisme. Je suis les conseils de Schopenhauer, qui prêchait l'abstinence totale de la chair...

2. À MARIA DUGAS-COURTEAU

24 septembre 1911

Ma chère Maria,

J'ai commencé mon livre sur Louis Fréchette². Depuis que je suis devenu classique, j'abomine les romantiques qui ont débordé sur le monde de la pensée des flots de faussetés, de choses ridicules et déprimantes...

Le *Daily Mail* et le *New York Herald*, l'un, journal de Londres, l'autre, d'Amérique, qui ont des établissements à Paris, nous ont donné le résultat des élections canadiennes, le lendemain matin, vers dix heures de l'avant-midi. Nous avons appris la défaite de huit ministres de Laurier et la défaite de son ministère, en particulier...³ J'ai trop de respect pour les vaineux pour t'analyser mon bonheur de la défaite du gouvernement Laurier. Je n'ignore pas que « ton grand homme » avait de belles et magnifiques

2. Le livre sera publié une vingtaine d'années plus tard : *Un romantique canadien, Louis Fréchette*, Paris, Editions de la Revue mondiale, 1934, 294 p.

3. Le gouvernement présidé par Laurier venait d'être défait, sur la question de l'envoi en Grande-Bretagne de navires de guerre construits au Canada. La loi dite « navale », qui devait appuyer cette mesure, fut vigoureusement combattue par Asselin, Bourassa et Fournier. — Dans cette lettre, Marcel Dugas fait allusion aux rapports d'amitié qui avaient toujours existé entre Laurier et sa famille. Sa mère, Céline Brien, et le futur Sir Wilfrid, étaient tous deux originaires de Saint-Lin, et fréquentèrent la même école primaire. Voir *Approches*, Québec, Editions du Chien d'or, 1942, p. 42-43.

qualités. Mais je crois qu'il les a sacrifiées à l'opportunisme. Il a été surtout la victime des faux grands hommes qu'il avait dans son cabinet et de l'adulation insensée des Canadiens français pour lui. Il tombe sur une question matérielle : la réciprocité dans les provinces anglaises et dans Québec, à cause de cette inqualifiable loi de la marine. Je suis un peu triste que cet homme si bien doué sous le rapport intellectuel, et sociable, ait été battu sur ces questions-là, tandis qu'il aurait pu tomber avec honneur sur l'immortelle question des Écoles et du français. Prenons-en notre parti, Maria, les grands hommes doivent être punis de leurs fautes. Il faut se préparer à punir les Conservateurs de même, s'ils vont à l'encontre des principes essentiels du Canada tout entier. Je place au-dessus de tout l'indépendance du jugement quand il s'agit de juger un régime et un parti. Il ne faut pas dire : « Les Conservateurs sont victorieux, laissons faire les Conservateurs ! » Mais : « Examinons soigneusement leurs actes, et s'ils font mal, nous le dirons, nous les battons, au besoin. » Tu vas voir que Bourassa les combattra avec la même énergie qu'il a combattu les mauvais principes de Laurier, si ces nouveaux vainqueurs agissent à l'encontre des intérêts canadiens. Nous avons trop souffert de l'esprit uniforme, de l'esprit rouge ou bleu. Il faut que le Parti conservateur ne soit pas plus de dix ans au pouvoir. Quinze ans, c'est trop : les partis, quels qu'ils soient, se corrompent, s'épuisent, et c'est le pays qui en souffre...

3. À ALICE COURTEAU

[1912]

Ma chère Alice,

Je suis chez mon ami Léo-Pol Morin⁴ et je t'écris une petite lettre, qui ne sera pas, peut-être, bien longue, ou

4. Comme Marcel Dugas, le musicien Léo-Pol Morin partit pour Paris en 1911 et rentra à Montréal en 1914.

peut-être, oui. Cela dépendra de mon inspiration et du degré de patience que je vais avoir. Tu sais, je me fais toujours violence pour écrire une lettre. Je constate cependant que cela m'ennuie moins que jadis. Mon ami *pratique*, joue du piano, et c'est assommant — parce que ce n'est pas joué. Quand il joue, c'est délicieux.

Je n'ai pas ma petite chambre de l'an dernier, que Mademoiselle Noémi Archambault avait trouvée grande, ou que Monseigneur Dugas ⁵, arrangeant les choses, avait, pour elle, trouvée grande. Ce qui est la même chose, et dont je me fiche comme de l'an 1040...

Le docteur Plouffe ⁶ a épousé une charmante Française. Je l'ai félicité d'avoir fait si bon choix. Tous les deux s'adorent. Le soir de mon arrivée, ils sont venus me voir et m'ont emmené dans leur chambre. Ils arrivaient de leur voyage de noces en Belgique. Ils firent du thé ; ils avaient des mandarines, des petits gâteaux et du rhum, toutes choses bonnes à manger et que je n'ai pas hésité à goûter.

Paris est unique au monde : on se priverait de bifteck, de cochon et de soupe, plutôt que de se priver de la douceur du thé à cinq heures ou six heures. On va dîner vers huit heures ou neuf heures du soir. Hier soir, avec mes amis Lacroix, deux jeunes artistes français, je suis allé dîner à neuf heures et demie du soir. C'est exquis ! Si Armand Lacroix paraissait à Montréal avec son grand manteau et son chapeau de rapin, les imbéciles et les sauvages montréalais — ils sont nombreux, hélas ! et ils le seront encore très longtemps — jetteraient les hauts cris. J'ai remis mon grand chapeau et je me laisse pousser des favoris. Les Lacroix sont gentils. Je ne les connaissais pas. C'est Léo-Pol qui me les a présentés. Nous sommes devenus de bons amis. Il y a également un Russe, compositeur dont j'ai fait connaissance, et un Macédonien qui est le charme en personne, artiste et poète.

5. M^{re} Louis-Marcel Dugas, oncle de Marcel Dugas, curé de Cohoes, N. Y. C'est grâce à sa générosité que Marcel put commencer des études de lettres à Paris, en 1911.

6. Le docteur Adrien Plouffe, canadien.

Ce soir, chez les Lacroix, petite soirée à huit heures, soirée de musique. Il y aura Plouffe et sa femme, Léo-Pol Morin, Oulitzky, Silvio de Mareschi, Marcel Henry ⁷, etc. Une cantatrice viendra nous chanter des airs d'opéra. La chose va te paraître extraordinaire. Elle ne l'est pas. Les Lacroix ont deux pièces à l'hôtel Jacob, et c'est là qu'ils nous reçoivent. L'un des Lacroix est un violoniste distingué. Nous sommes tous des bohèmes, et nous savons nous amuser agréablement...

J'ai revu Mademoiselle Read ⁸ ; elle est beaucoup mieux. J'irai chez les de Pomairols ⁹, samedi. Quel dommage que mon habit me fasse si mal !...

4. À SON PÈRE

le 7 mars 1913

Mon cher et bon papa,

... J'ai oublié de vous dire que, grâce à Mademoiselle Louise Read (je devrais dire Madame Louise Read : elle a soixante-neuf ans), j'ai été introduit dans l'un des plus grands salons de Paris, chez M. et Madame de Pomairols. M. de Pomairols est l'auteur d'une belle étude sur Lamartine, de plusieurs romans, au nombre desquels il faut remarquer *Ascension*. Il fait aussi des vers qui sont très beaux.

La première fois que j'y suis allé, la Présidente de la République, Madame Poincaré, est arrivée vers les six heures du soir. Car ces réceptions commencent à quatre heures et se terminent à huit heures. Les invités s'en vont dîner après. Il y a un buffet où l'on sert du chocolat chaud,

7. C'est-à-dire Marcel Dugas.

8. Louise Read fut secrétaire de Barbey d'Aureville, et, après la mort de celui-ci, se consacra à la publication de ses œuvres posthumes.

9. Avant cette date, Charles de Pomairols, né en 1843, avait publié trois recueils de poèmes : *la Vie meilleure* (1879), *Rêves et Pensées* (1881), *la Nature et l'Âme* (1887) ; *Lamartine, étude de morale et d'esthétique* (1889) et *Ascension*, roman (1910).

du thé, du café, des petits fours. J'ai donc vu la Présidente de la République. C'est quelque chose ! De jeunes poètes, des femmes poètes ont lu des vers devant elle. Après chaque récitation, Madame de Pomairols allait présenter le poète à Madame Poincaré. Cette dernière avait dit avant, de manière à ce que tous comprennent : « C'est charmant », ou « c'est délicieux »...

Cette chère Mademoiselle Read me comble vraiment de bontés ; elle me donne des livres, et elle me disait : « Si vous êtes malade, dites-le moi, et j'irai vous soigner. » C'est une personne admirable. Elle n'est pas riche ; le peu d'argent qu'elle possède, elle le garde pour tâcher de finir de publier l'œuvre de Barbey d'Aureville. Elle avait autrefois un frère, mort jeune, à dix-neuf ans, et qui a laissé un volume de vers. Antoinette et Maria ont ce volume.

J'ai été malade, mais maintenant je suis mieux. C'est presque le printemps à Paris. Mercredi dernier, j'ai eu le bonheur d'entendre, à la Société de géographie, M. Émile Faguet parler de Lafontaine, des *Fables* de La Fontaine¹⁰. Je me suis présenté à la porte ; je sortis ma carte sur laquelle j'avais mis mon nom et au dessous, « rédacteur à *l'Action*, de Montréal¹¹ ». On me permit d'entrer. Pour assister à cette conférence il faut payer cinq francs — un dollar ! Je n'ai rien payé, parce que j'étais rédacteur à *l'Action*. Mercredi prochain, je ferai la même chose. Je reçois les livres de M. Strowski...¹²

Le salon de Madame de Pomairols est d'une richesse inouïe. Des rideaux de pourpre, un piano à queue, des caissons de marbre blanc dans lesquels poussent de belles tulipes blanches naturelles, et des palmiers verts ; des lustres splendides. Il vaut mieux ne pas raconter cela à tout le monde ; je n'aime pas les vanteries. Gardez cela pour vous. Vous feriez bien de déchirer cette lettre, et pour les raisons que vous savez...

10. Émile Faguet occupait la chaire de poésie française, à la Sorbonne, depuis 1897.

11. De 1911 à 1913, Marcel Dugas avait publié une dizaine de chroniques littéraires dans *l'Action*, que dirigeait Jules Fournier.

12. Fortunat Strowski, professeur à la Sorbonne.

5. À MARIA DUGAS COURTEAU

le 14 mars 1914

Ma chère Maria,

... À Paris, j'ai été ébloui. J'ai vu quantité de gens : je suis allé chez Mademoiselle Read, chez le baron Ramond, qui est le cousin de cette dernière. Soirées et visites excellentes. Et puis, mes angoisses sont terminées. Je me fiche d'à peu près tout le monde ; et ceux qui m'embêtent, je les envoie paître. Il ne serait pas bon que je reçusse en ce moment une semonce de M^{re} Dugas, car je déboutonnerais mon pantalon, ce qui serait bien un peu immoral (langage figuré).

Paris est ma patrie ; je n'en connais pas d'autre. Mon cœur cependant vous est resté : il est là dans tes bras, Marie, bonne Marie, il est dans ceux de maman, etc. Mais, nous ne pouvons pas vivre toujours les uns à côté des autres. Si on voulait me garder en Canada, il ne fallait pas que certaines gens me fissent boire le calice des petitesesses. Ici, j'ai la sérénité ; je ne suis pas en butte à des persécutions ridicules, et qui n'ont servi, en somme, qu'à augmenter la révolte en moi. Je ne suis plus l'homme qui courbe la tête en ne disant rien. Je connais trop les hommes, la vie et moi-même pour n'avoir pas la conviction qu'il me faudra encore m'incliner, mais ce sera toujours sous le coup des nécessités et avec l'espoir intime de relever la tête et de gifler un jour les imbéciles qui m'auront humilié.

À l'hôtel Jacob, où vous pourrez m'écrire et dont j'ai donné l'adresse exacte au début de ma lettre, je ne reçois que les personnes que je veux. Si jamais X... vient pour me voir, il aurait la réception qu'il mérite : je n'ai pas besoin de cet individu-là, ni d'autres bestiaux du même calibre. J'ai horreur des espions, quel que soit le vêtement qui les couvre, car ils sont tous méprisables.

Je loge au quatrième étage. J'ai une jolie chambre. D'abord, une sorte de salle où j'ai placé mes livres, tous mes livres et mes cadres et qui me fait comme une salle

d'étude, puis un petit réduit où se trouve mon lit et mon lavabo. C'est au dernier étage : je loge avec les étoiles, mais je ne suis pas meilleur pour cela. Tu pourras dire à tous les imbéciles de ma connaissance que je ne suis pas un saint ni un ange, mais que j'ai en dedans de moi-même l'assurance que je suis encore moins pourceau qu'eux tous, tous ensemble. Avec un tel orgueil, on peut se fier de tous les *cons* canadiens et de bien d'autres *cons*. Je suis chauffé et éclairé avec l'électricité, et je paye un prix très raisonnable. Au mois d'avril, je paierai deux piastres de moins, parce qu'il n'y aura plus de chauffage.

Mon ami Léo-Pol Morin vient de me quitter : il habite à l'étage inférieur au mien. Il a une chambre superbe où je peux aller tant que bon me semble. Il est un musicien exquis et un ami très cher à mon cœur. Ailleurs, dans le même hôtel, un Russe compositeur qui est aussi de mes amis, et les charmants artistes Lacroix, entièrement français. L'aîné porte un grand chapeau et une grande pèlerine. Il ressemble physiquement à Musset. Il est pianiste jusqu'au bout des ongles. L'autre est fort intéressant, il est très cultivé et joue à ravir du violon. Quant au docteur Plouffe et sa délicieuse petite femme, ils ne cessent d'être gentils pour moi. D'où je conclus que je dois vivre ici, et que, malgré ma pauvreté, c'est encore à Paris que je suis le mieux. Samedi dernier, il y a eu un concert à l'Université populaire, faubourg Saint-Antoine, donné par Madame Plamondon-Michot (canadienne) et Léo-Pol Morin. Ce fut un beau succès. J'accompagnais Léo-Pol, avec le docteur Plouffe. La direction nous a fait reconduire chez nous en auto...

6. À ALICE COURTEAU

mars 1914

Ma bonne Alice,

... Ne t'afflige pas trop de la défaite de M. de Pomairols. M. Bergson est un maître, un penseur, un philosophe,

un créateur¹³. C'est le plus grand philosophe qui existe dans le monde entier ; il a rénové la face de la philosophie. On a beaucoup dit que c'était le philosophe des dames. Rien n'est plus faux. Ce sont ses ennemis qui répandent ce bruit et cherchent à l'accréditer. Il n'est pour rien dans le snobisme des Parisiennes, bien au contraire. Car, à mesure que l'affluence à ses cours augmentait, il choisissait, de propos délibéré, les sujets les plus ardues, afin d'écarter les snobs. S'il n'a pas réussi à s'en défaire, il ne faut pas lui en dresser un grief. En dehors de la philosophie scolastique, il n'y a personne, sauf M. Boutroux¹⁴, qui ait porté au matérialisme scientifique de plus rudes coups. M. Bergson n'est pas catholique, mais c'est un grand spiritualiste, un maître incomparable, ce que les esprit étroits et ceux qui ne connaissent pas sa philosophie ne voudront jamais admettre. Au Canada, dans un pays de crétins comme notre monde philosophique canadien, M. Bergson est une bête noire. Mais cela n'a aucune espèce d'importance...

Ma chambre ! je commence à l'aimer... Aux murs, le portrait de Rostand¹⁵, de Madame de Noailles¹⁶, le portrait de Paul Verlaine, celui de Mademoiselle Read, et le portrait de ma mère, joliment encadré...

J'ai envoyé des réponses à un questionnaire d'un journal, des réponses qui feront hurler. Je l'ai fait dans ce dessein. Ils diront, les Canadassiens : « Il est fou, ce Dugas ! » Mais je m'en f... Je les aurai scandalisés et cho-

13. Henri Bergson était professeur au Collège de France depuis 1900, et avait fait, en 1912, une série de cours à l'université Columbia de New York.

14. Emile Boutroux, qui avait été le maître de Bergson à l'Ecole normale supérieure, s'était retiré de l'enseignement en 1902. Il avait publié, en 1908, *Science et Religion*, somme de philosophie « spiritualiste ». En 1916, il devait signer l'une des deux préfaces de l'édition originale de *Maria Chapdelaine*.

15. La gloire d'Edmond Rostand était alors à son déclin. Après *Cyrano de Bergerac* (1897) et *l'Aiglon* (1900), *Chantecler* (1910) avait été un échec.

16. La comtesse Anna de Noailles, à laquelle Paul Morin avait dédié *le Paon d'email* (1911), venait de publier *les Vivants et les Morts* (1913).

qués ! Je serai ravi ! Si cela paraît, Raoul ¹⁷, sans doute, vous le fera lire. L'effet ne ratera pas, et je vais passer pour un monsieur dangereux. Quel bonheur d'effaroucher le bourgeois et les cuistres, tous les cuistres ! Un homme riche devrait gaspiller son temps à emmerder ces gens-là...

7. À ALICE COURTEAU

le 14 avril 1914

Ma chère Alice,

... Que Maria se rassure, je sais réserver des places en moi pour certains êtres qui vivent au Canada. Mais, en général, ce pays est peuplé d'imbéciles et de sauvages. C'est ce que je voulais dire. J'en ai eu des preuves irréfutables...

Le docteur Plouffe et sa femme s'embarquent pour le Canada au mois de mai. Je perds de bon amis. Ils sont désolés de quitter Paris, et ils ont bien raison. Montréal, c'est de la crotte.

Je suis apaisé, avec des révoltes sourdes contre le destin et mes limites naturelles. Quelle chose triste de n'avoir pas de génie ! Je travaille très régulièrement, tous les jours, et il m'arrive de ce labeur une grande paix. Le cœur étouffe ainsi ses blessures — et il y en a tant, et de toutes sortes, et qui jaillissent, s'ouvrent sans cesse —, le cœur se repose sur des tâches fixes. Mes angoisses diminuent. Mais quel est celui qui peut être tout à fait sevré ? Un mufle, un cochon, un cuistre. Et je ne me crois pas de ceux-là.

Ce que je fais ? Je vous l'ai dit, et que ce soit une fois pour toutes : je travaille à la Bibliothèque nationale. Un petit effort, et cela s'apprend pour l'éternité. Voyons ! « Henry travaille à la Bibliothèque nationale de Paris ;

17. Raoul, frère cadet de Marcel Dugas.

il y fait des recherches historiques, il y gagne sa vie. » Hein ! c'est facile à dire, et c'est la vérité. Tiens ! je suis convaincu que vous le savez et que vous ne l'oublierez plus. Félicitations ! Vraiment, je vous ai aidés un peu à l'apprendre, j'y ai mis des formules. Encore un coup, écrivez ça sur des petits papiers que vous sortirez en temps et lieu... Pardon, je raille : c'est la meilleure façon de vous entrer ça dans la cervelle. Ça y est, n'est-ce pas ? Pardon ! je vous embrasse.

Je viens de déchirer une page. Non, je n'écirai pas la page que j'avais commencée.

À six heures, j'étais chez Mademoiselle Read. Il n'y avait personne, ce qui arrive rarement. Nous avons parlé tous les deux pendant une heure, et c'était très agréable. Notre entretien roula sur les derniers instants de Barbey d'Aurevilly. Elle me raconta que la veille de sa mort, après avoir changé son lit qui était taché de sang, il dit : « Maintenant, laissez-moi dormir. » Ce furent ses paroles ultimes. Sur son testament, il avait écrit, en conclusion : « Je ne veux personne à mes funérailles. » Cependant, il y eut une assistance nombreuse, à Saint-François-Xavier, où l'on chanta le service funèbre. Ce récit de la mort et des funérailles de Barbey, narrées par mon illustre amie, dans le jour tombant, avait je ne sais quelle douceur mélancolique qui pénétrait l'âme.

Ce soir, je vais avec Mademoiselle Read à un grand concert donné sous la présidence de la duchesse d'Uzès et de Son Excellence l'ambassadrice Francis Bertie, l'ambassadrice d'Angleterre. Mon ami Morin donnera une soirée vendredi de cette semaine, dans sa chambre, une soirée musicale qui commencera à 9 heures du soir et se terminera, comme il convient, vers les deux heures du matin. Voilà deux soirs bien employés, n'est-ce pas ?...

8. À MARIA DUGAS-COURTEAU

le 11 mai 1914

Ma chère Marie,

... La veille du départ du docteur Plouffe, nous sommes allés boulotter à la Taverne Mazarin, sur les grands boulevards. Cela nous a bien coûté à chacun 50 sous, mais nous avons mangé de 8 heures du soir jusqu'à 10 heures et demie. Nous étions très gais, très remplis, et nous avons fait les fous sur les boulevards — tout ceci, sans éprouver aucun regret ou remords. Ah ! non. Nous nous sommes engueulés avec plusieurs Américains, descendants des sauvages, qui nous embarrassaient sur notre passage. Nous les avons traités de Yankees, et c'était délicieux ! On a beaucoup d'esprit, en France, et quand on a bu un bon Sauterne, oh là ! oh là ! la langue se dégourdit. Les Américains en étaient bleus. Il aurait fallu voir ça.

À minuit, arrivée chez Mademoiselle Mercier¹⁸, qui nous attendait avec des bouteilles de champagne. La fête se continua jusqu'à trois heures. Jamais mes amis et moi nous avons été aussi fous ! C'était délicieux, parce que cela arrive rarement. Il y avait Morin, Tanguay¹⁹, docteur Plouffe, Madame Plouffe, Mademoiselle Mercier et moi.

Quelle rigolade !... Et nous n'avons éprouvé aucun remords d'avoir tant rigolé ! C'était délicieux !...

Mademoiselle Read m'a emmené chez Madame de Matza, avenue des Champs-Élysées. J'y ai rencontré Madame Gaston Charles et sa fille, toutes deux d'une extrême distinction, et toutes deux femmes de lettres. Il y eut thé et gâteaux au chocolat, vers cinq heures. Nous sommes restés jusqu'à huit heures, parlant littérature, poésie, et même, odieuse politique. Aujourd'hui, si je n'avais pas été malade, je serais allé chez Madame Gaston Charles, qui reçoit à cinq heures. Madame Gaston Charles est d'une

18. Alice Mercier, canadienne, qui devait épouser M. O. Mayrand.

19. Georges-Émile Tanguay, musicien canadien.

élégance et d'une distinction rares ; sa fille, qui a fait des vers magnifiques, est également bien.

Madame Matza, dans un volume de luxe, a réuni des vers superbes de dédain et de douleur blessés.

Je retournerai chez les de Pomairols. Maintenant qu'il n'est plus question de l'échec de M. de Pomairols à l'Académie, et que je ne serai plus obligé de présenter mes regrets — regrets que je n'ai pas — je vais y aller, ces prochains samedis...

9. AUX SIENS

le 21 août 1914

Ma chère Alice et mes chers vous tous,

Les Allemands sont à Bruxelles, c'est-à-dire à quelques heures de Paris. Cette nouvelle, ce matin, a mordu les Parisiens au cœur. Mais heureusement qu'il y a des troupes françaises pour barrer leur passage. Ils sont, ces horribles Allemands, d'une férocité sans nom. Ils assassinent les femmes, les enfants et les prêtres : ce sont des sauvages, qui méritent d'être à jamais confondus dans le dégoût universel. Ils se mettent d'eux-mêmes au ban de l'univers.

Je savais bien ce qu'ils valaient dans l'ordre de l'esprit. J'avais examiné, à la Bibliothèque nationale et ailleurs, leurs thèses, dont ils se déclarent si fiers, et qui sont des chefs-d'œuvre d'âneries scientifiques. C'est sur de telles valeurs qu'ils prétendaient ériger leur suprématie et que les ennemis de la France et les imbéciles que nous connaissons dans les deux mondes en avaient profité pour clamer une prétendue décadence française. Cela, il n'y avait que les initiés qui voyaient la faiblesse de si minces rivaux : la folie du monde, le matérialisme stupide qui règne en Amérique en fut seul la dupe. On se taisait, parce que le silence, étant parfois une forme de mépris, est la meilleure réponse adressée aux détracteurs. Mais, les savants, les littéra-

teurs, les chercheurs de France savaient où était la moëlle, ce qui résiste à toutes les critiques, au temps et à la mort.

En poésie, la France possède des poètes de génie, des poètes originaux et puissants qui continuent en l'augmentant de gloire neuve, la grande tradition poétique. En musique, l'Europe actuelle ne connaît pas de plus grands noms que M. Vincent d'Indy, Claude Debussy, Maurice Ravel, Florent Schmidt, Camille Saint-Saëns, etc., toute une floraison. En philosophie, Paris a l'honneur de posséder les plus illustres penseurs du monde entier. En littérature, nous avons des écrivains comme Barrès, Bourget, Péladan, Bordeaux, Rémy de Gourmont, André Gide, René Bazin, et une multitude d'autres. En politique, ce ne sont pas les diplomates qui manquent ; en religion, il existe de grands prêtres et des évêques célèbres.

La décadence française ! Elle existe dans le cerveau de certaines poires méprisables qui sentent le mensonge, l'improbabilité intellectuelle et morale. La France est un grand et magnifique peuple. Elle vient encore de le prouver. Le Parlement, dans une séance admirable, vient d'étonner le monde, par la grandeur des paroles qui y furent prononcées. Le message de Poincaré, le discours de Paul Deschanel, sont des merveilles. Quel dommage que vous ne puissiez pas les lire en entier ! Mais je ramasse une foule de documents ! Et le spectacle qu'ont donné les Français s'en allant à la guerre a été prodigieux : ils partaient en riant, en faisant de l'esprit ; on les voyait embrasser leurs femmes, leurs fiancées, leurs parents, et ils les consolait par des remarques drôles et fines. Ils étaient beaux de force et de grandeur. Je n'oublierai pas les moments que je viens de vivre.

Mais, je suis brisé par l'émotion. Je songe à mes chers amis qui étaient l'honneur, l'orgueil, l'avenir de la jeune France et qui, hélas ! ont déjà teint de leur sang le sol de la Belgique. Car, il ne faut pas vous faire d'illusion, si les Belges peuvent résister autant à l'ennemi, c'est que les Français sont là. Chers jeunes amis morts ! Je détestais la guerre avec ma raison, avant l'horreur de 1914. Je la

détestais parce que devant l'esprit, c'est une honte, une horreur, une aberration sanguinaire. Maintenant, c'est avec mon cœur que je lui voue une haine impérissable. Je suis désormais un pacifiste, et après la boucherie de 1914, je serai avec ceux qui demanderont le désarmement général que certaines brutes immondes ne veulent pas.

Je répète que vos petites douleurs ne sont rien à côté de ce que souffrent les Françaises. Non, rien du tout. Je connais une mère qui avait trois fils sous les drapeaux et qui vient de recevoir la nouvelle qu'ils sont morts tous les trois. Vous qui êtes heureux, songez s'il est une douleur comparable à celle-là ! C'est affreux !...

Je continue à voir M^{lle} Read : nous parlons de la guerre. Elle qui a vu la guerre de 70, elle ne cesse de nous parler du passé. Elle est touchante, navrée : nous portons tous nos cœurs en écharpe. La rue a l'air d'une immense avenue où vont défiler les pauvres enfants de la France, morts à la guerre. Paris a adopté une attitude calme et digne : il n'y a pas de désordres ni de cris. Les passants sont graves, recueillis, absorbés, meurtris. L'âme est à la frontière. Nous attendons les grandes nouvelles.

Il y aura une grande bataille, ce nous semble, en Belgique, où des forces nombreuses sont en présence, une bataille peut-être décisive. Je ne m'engagerai pas dans l'armée des volontaires, parce que, d'abord, vous ne le voulez pas. Ensuite, parce que je serais d'un bien faible secours à la France...